

# Rosa SAINTILLAN

Les vacances. Sa jeunesse  
(Télégramme du 9 août 2001)



La Cage

Pour la petite Rosa, d'origine modeste, les vacances n'étaient pas placées sous le signe du farniente. *« Nous habitions dans le quartier de la Cage à Langueux. Un quartier où il y avait des arbres fruitiers dans tous les jardins : les prunes, poires, cerises groseilles, que nous ramassions l'été et que nous mangions au fur et à mesure ».*

Son père a exercé plusieurs métiers, un travail harassant dans une carrière, puis une place de cantonnier dans la commune de Langueux. Sa mère élevait ses quatre filles. *« Nous étions pauvres, nous n'avions pas d'électricité, nous avions qu'une lampe à pétrole. Quand nous n'allions plus à l'école, nous allions dans les champs, au mois d'août, glaner des épis de blé ».* Les gerbes de blé, Rosa en a ficelé plus d'une, avec un nœud de paille. Les épis cassés allaient dans un sac pour nourrir les lapins. Il fallait aussi ramasser les oignons.

## Chez ma tante au Val André.

*« Il y avait toujours quelque chose à faire. Aussi nous n'avions en général pas de vacances. Exceptionnellement, je me souviens des seules vacances que j'ai eues, c'était chez ma tante au Val André ».* Cette tante qui travaillait à Paris, possédait une petite villa. *« J'avais 10 ans, le train me conduisit à Pléneuf Val André dans une villa petite, mais propre, ce n'était pas comme chez nous. Derrière il y avait un terrain de tennis ».* Ma tante avait les moyens de payer le restaurant. Cette petite escapade paraissait bien agréable mais pour Rosa *« Je m'étais un peu ennuyée. Le matin, j'allais à la pêche avec tonton Fernand. J'avais trouvé un petit couteau sur lequel était gravé une ancre de marine. J'étais contente par ma découverte. Nous nous baignons pas car nous n'avions pas de maillot. On se contentait de patauger dans l'eau ».*

## Inauguration du square Rosa LE MEE (Télégramme 7oct 2022)

Figure populaire du quartier de Cesson, Rosa Le Mée a désormais un square à son nom à Saint-Brieuc.



Le conseil municipal et des représentants du Crac ont dévoilé la plaque du square en l'honneur de Rosa Le Mée (1922 - 2013), femme de marin pêcheur, et dernière vendeuse ambulante de poisson à Cesson.

souvenir de cet homme correct et gentil, pas comme de ce salopard qui nous menacé avec son revolver. Un soir, je jouais aux dominos avec des clients, et ce même personnage en a bousculé un pour prendre sa place. J'ai voulu arrêter la partie, mais il m'a forcé à continuer. Je le maudissais tout ce que je pouvais et je pensais, sale boche en lui jetant des regards méchants sans aller trop loin pour ne pas le provoquer.

Les gradés allaient aux restaurants de la Croix Blanche et au Chemin des Courses qui collaboraient avec eux. Quand ils en sortaient, complètement saoul, c'était pour venir au café. Anne Marie avait beau dire aux clients français de partir, mais ils ne l'entendaient pas de cette oreille. Situation difficile car impossible de mettre les boches à la porte car ils étaient les maîtres. Nous avons été soulagés le jour où on a pu mettre un panneau sur la porte, verboten interdit de rentrer. Cela n'a pas duré, le panneau a été arraché et ils passaient par la porte du cellier.

Le Champ de Mars avait été transformé en campement allemand (russe blancs) avec leurs chevaux. Ils les faisaient paître dans les vallées, les prairies et les champs de luzerne des alentours. Pour s'y rendre ils pouvaient passer n'importe où dans les champs d'oignons ou de pommes de terre. Ils faisaient énormément de dégâts et nous pouvions rien dire. Si un cheval crevait, il était enterré dans un trou peu profond avec un peu de terre sur le dessus. Je ne vous dis pas l'odeur qui pouvait s'en échapper. Un jour j'étais dans un champ (rue du Havre maintenant) quand j'entends un grand galop, c'était un troupeau de chevaux qui courraient seul sur la route et qui se dirigeaient vers St Brieuc. Je me suis dit, s'ils rencontrent des personnes, ils ont intérêt de se ranger s'ils ne veulent pas être écrasés. A Cesson, il y avait aussi des chevaux à la petite gare (Super U aujourd'hui) et à la Tour, où je suis allé avec Joseph Feuillet chercher du fumier.

Des soldats allemands, j'en avais peur. Le soir, les patrouilles rentraient au café. L'heure de fermeture passée, ils mettaient tous les clients dehors. Des récalcitrants il y en avait, toujours les mêmes. C'était l'hiver, je venais de leur servir du cidre chaud avec de l'eau de vie de cidre, quand la patrouille arrive. Raus, tout le monde dehors. Mais les clients français tenaient à finir leur boisson, sans se brûler, et les soldats ne l'entendaient pas ainsi et le ton montait jusqu'à ce que tout le monde parte. Le lendemain les français en avaient contre les boches.

Il ne fallait pas rigoler avec eux, surtout les deux dernières années où la résistance française commençait à leur faire des vacheries. Nous étions très mal informés par les deux pages du journal « Ouest Eclair » qui donnait peu de nouvelles de la guerre. Les patrouilles pouvaient appréhender des personnes sans raison et les garder plusieurs heures voir une nuit entière au poste. Un dimanche avec ma sœur, nous sommes allés voir une pièce de théâtre en ville « le pays du sourire ». Ma sœur et sa copine ne voulaient pas rester jusqu'à la fin du spectacle. Sur le retour elles se sont fait contrôler au niveau du séminaire. Je suis rentré une heure après et je n'ai rien vu. C'est de retour au café que j'ai appris ce qui leur était arrivé. Lors de ces arrestations, il fallait faire attention à nos paroles pour ne pas être pris pour des espions. Nous risquions avec ces « vaches primées », nous appelions ainsi la Gestapo, de nous retrouver dans un camp de travail. On allait de temps en temps, à la rose, chez Cécile, écouter le Général de Gaulle. Nous ne comprenons pas tout car certains messages étaient destinés aux résistants. Nous étions contents de l'entendre, cela nous donnait du courage.

Les résistants faisaient sauter les trains et les poteaux électrique haute tension. J'avais peur que l'on vienne détruire celui qui était situé près du café. Les allemands minaient tous les chemins qui menaient aux grèves et le bord de cote. Deux maraîchers en route pour aller arracher leurs plans d'oignons ont sauté sur une mine. Des blockhaus avaient été construits pour prévenir d'un débarquement.

A Cesson, les pêcheurs n'allaient pas souvent à la pêche. Il fallait partir au lever du soleil et revenir avant la tombée de la nuit. Le poisson se vendait bien à cette époque de vache maigre. Anne Marie m'envoyait faire la queue au domicile des pêcheurs et je revenais parfois bredouille. Joseph\*\* me racontait que par deux fois, il avait failli être tué sur la grève en allant mettre des lignes avec André Collet. Les allemands surveillaient à la jumelle toute la cote et tiraient sur toutes personnes s'aventurant sur la grève interdite. Ils ont eu leur salut en se mettant à plat ventre dans les flaques d'eau pour échapper aux balles qui sifflaient à leurs oreilles. Sur les harouelles ils pêchaient des plies, de la sole et du bar. Ce poisson de ligne est meilleur que le poisson de chalut. C'était le moyen de subsistance pour les pêcheurs.

Un jour, un soldat allemand avait été tué. Joseph était suspecté d'être l'assassin. Il avait eu juste le temps de courir se cacher dans le grenier d'un voisin pendant que les allemands fouillaient la maison de sa mère. Si Joseph avait été trouvé ils l'auraient sûrement envoyé dans les camps en Allemagne.

A l'exception des légumes que l'on cultivait, nous manquions de beurre, d'huile, de sucre, de café. Pour le café, nous grillons de l'orge sur le fourneau. C'était ma corvée. Je réussissais fort bien et l'odeur se rependait dans tout le café. Les restes de vin ou du cidre aigri avec des mères étaient versés dans des bonbonnes en verre et restaient quelques mois dans la cave pour produire un bon vinaigre. Hélas nous n'avions aucune solution pour

produire de l'huile.

Anne Marie en faisant du troc, avait réussi à avoir de la graisse. On trouvait encore de la soude caustique avec nos tickets. En mélangeant le tout avec nos rations, je faisais du savon dans une lessiveuse sur le feu de la cheminée. Ce savon servait uniquement à laver le linge. Anne Marie, avant les restrictions, avait fait des réserves de sucre, de savon, d'huile et de café, mais pas assez pour tenir 4 ans. Alors il fallait faire avec ce que l'on avait.

Les hivers étaient très durs. La neige restait longtemps sur la terre. Aussi quand je tuais un lapin de notre élevage, je tannais les peaux. Ma patronne en faisait des moufles qui étaient bien chaudes, elles protégeaient nos mains pour aller chercher du beurre. Nous mettions des semelles de la même matière dans nos chaussures. Je me suis toujours posé la question : pourquoi dans ce temps là les hivers étaient si froids et pas de charbon et maintenant si doux alors que nous avons tout le confort pour affronter le temps ?

Pour le beurre et les œufs nous devions les payer très chers, en plus nous devions donner quelque chose, du carbure, des pointes... mais souvent du poisson.

\* Auguste et Anne Marie. Propriétaires du café

\*\* Joseph LE MEE (l'amoureux)

ROSA à Jersey En 1947,

pour avoir de l'argent, Rosa était allée faire la saison à Jersey : « Je ramassais des pommes de terre, des primeurs. Elles étaient immangeables ! » Quand la saison des pommes de terre, en juin, se terminait, la récolte des tomates prenait la relève, en juillet, août et septembre. La récolte de tomates se déroulait du matin au soir. « Nous binions les tomates, nous enlevions les gourmands, il y avait 20000 pieds ! J'étais restée quatre mois et y serais restée plus, mais ma sœur voulait rentrer. Il fallait que je reprenne le bateau avec elle ».

# **Rosa LE MEE**

## **Marchande de poissons**

### **Ouest France 1998**

Femme de pêcheur, Rosa Le Mée se souvient de cette vie rude. A 76 ans, celle qui ne voulu jamais vendre de poisson, n'oubliera jamais, 21 années à crier : « maquereaux, maquereaux frais ». Charger les mannes de poissons sur la remorque attelée au vélo, pédaler à l'autre bout de la ville, vendre et revenir éreintée et aphone. Le souvenir reste intact.



Rosa n'a pas quitté sa petite maison blanche aux volet bleus du 68 rue de la Mardelle. Elle n'a pas perdu ses mains de travailleuse et sa voie un peu cassée par une vie harassante de marchande de poissons.

Aujourd'hui c'est une grande dame qui nous ouvre sa porte. Elle a gagné ses lettres de noblesse à la force du poignet. Sa générosité et sa sagesse n'ont d'égal que son combat. Rosa, une sacré femme!

En 1937, à 15 ans, elle quitte son Langueux natal. Sa route : Cesson. « Le 4 mars 1938, je suis arrivée au café Auguste Rouault à la Croix

Blanche. Trop jeune, je n'avais pas le droit de m'occuper du café, je travaillais dans les chambres et dans les champs situés aujourd'hui rue du Havre ou je sarclais, plantais les légumes».

Passée la guerre, un beau jour, elle rencontre Joseph. Ils se marient le 20 novembre 1947. « Mon amoureux m'avait dit : tu n'iras pas vendre le poisson et, puis il a bien fallu... confie Rosa, triste de s'être laissée appâter.

### **Les halles à quatre heures.**

Rosa, après 9 ans passés au café aurait bien voulu posséder le sien. Son mariage en décida autrement. Elle gagna le chemin de la Mardelle ou à l'époque deux charrettes à bardeaux ne pouvaient se croiser. La vie de femme de pêcheur commence « un jour j'ai compris, je me suis dit : il faut que tu y ailles. J'ai toujours eu la bourse du ménage en mains et Joseph donnait son poisson aux mareyeurs qui payaient ce qu'ils voulaient... plus les taxes de la coopérative. Alors j'ai décidé de le vendre aux grossistes des halles de St Briec. Mes enfants étaient tout petits et je partais à 4h du matin en vélo simple avec une remorque derrière. J'avais une force de cheval. Deux paniers de maquereaux (20kg) dans chaque, je montais vers le pont de Toupin. Je me souviens des clochards qui mettaient le feu sous le boulevard suspendu.

## Décès Rosa LE MEE OF du 11/7/ 2013

**C'était une figure de Cesson. Et une incontournable bénévole de la fête du maquereau. Rosa s'est éteinte à 90 ans.**

Bien triste pour les Cessonnais. Rosa comme tout le monde l'appelait dans le quartier, s'est éteinte.



C'était l'une des incontournables bénévoles de la fameuse fête du maquereau, organisée par le CRAC (Comité d'animation et de Réflexion de Cesson, le comité de quartier) dont elle était la doyenne. Les milliers de gourmands qui chaque été viennent déguster le roi de la fête ne pouvaient pas la manquer. C'est elle avec quelques autres, triés sur le volet, détenait le secret de la sauce avec laquelle on badigeonne les maquereaux avant leur grillade... et qui leur donne ce goût exquis.

Le maquereau, elle le connaissait mieux que quiconque. De 1959 à 1980, ce personnage atypique en a vendu dans le centre ville. *« Mon mari était pêcheur. On avait pas d'argent, on gagnait 11000 anciens francs par mois, alors que la vie coûtait trois à quatre fois plus. En plus je n'aimais pas vendre du maquereau. Mais si je ne l'avais pas fait, je n'aurais jamais eu de voiture. Et maintenant je n'aurais pas de maison non plus. En fait ça m'a permis de vivre »* nous avait-elle confié. Pendant l'automne et l'hiver dernier, Rosa est venue chaque jeudi raconter sa vie aux écoliers de Cesson. Pour marquer la fin de l'année scolaire, le 28 juin, les enfants avaient interprété un spectacle intitulé " Rosa " en quatre scènes : Rosa enfant, Rosa jeune fille pendant la guerre, la rencontre avec Joseph son mari, le métier de pêcheur et celui de vendeuse de poissons.

# LA GUERRE 39 – 45

## par Rosa Le Mée



Photo : Café de la Croix Blanche en 2022  
Premier emploi.

« Nous avons arraché les patates au mois de septembre et à la fin de ce mois c'était la déclaration de guerre. C'était la consternation, et que de chagrin de voir tous les hommes partir les premiers jours. Auguste était du nombre. Nous étions informé par le journal, car il n'y avait pas de télé comme maintenant. Quelle tuile nous tombait sur la tête! Auguste\* était venu deux fois en permission avant de monter au front. Nous étions en hiver, donc le travail à la terre était resté en panne. Cependant, le monde reprenait espoir car le

gouvernement faisait savoir que la France était bien armée pour faire face aux Allemands, aussi la guerre n'allait pas durer longtemps. Hélas les Allemands étaient entraînés et bien armés, alors l'armée française a été mise en déroute et au mois de juin arrivent les premiers soldats ennemis.

Je me rappelle de ce soir, la Anne Marie\* et moi étions dans notre chambre, quand dans le noir, nous avons entendu une langue étrangère, un camion de soldat était garé devant la maison, nous avons une peur trouille et nous attendions de voir ce qui allait se passer. Ça a duré un quart d'heure peut-être. Pour nous deux, c'était très long et l'angoisse a disparu quand ils sont partis. Ouf, quel soulagement ! Au matin rien d'anormal pour nous, mais une mauvaise surprise pour la mère Angèle, son petit tas de paille avait disparu et c'était ça qu'ils étaient venus le prendre la nuit pour aller dormir dans le cinéma de Ginglin.

Nous ne pensions pas que nos difficultés allaient durer 4 ans. Les premiers jours ils avaient réquisitionné des chambres chez les gens et en plus ils occupaient le séminaire. La vie n'a pas toujours été rose, car il fallait les nourrir. Nous, nous avions des cartes d'alimentation pour la nourriture. Pour les vêtements nous ne pouvions pas changer toutes les saisons par manque de ticket. Il fallait aller au marché noir pour trouver du beurre et des vêtements à condition d'avoir de l'argent. Pour les œufs, j'allais en vélo à Yffiniac ou à Bréhant et même parfois jusqu'à Plessala.. Beaucoup de gens ne pouvant faire cela, alors ils vivaient chichement et c'était dur de ne pouvoir manger à sa fin.

Je me souviens des deux allemands qui sont rentrés au café et moi je me suis enfuie dans le cellier en voyant ces grands soldats. Marie Anne était restée surplace, mais elle ne cherchait pas à les servir car ne comprenant pas ce qu'ils désiraient. J'étais revenu sur place et peut être, c'était de la bière qu'ils voulaient ?, et c'était cela. Nos deux soldats dans le bistrot habitaient chez le voisin menuisier. Ils étaient très corrects, beaux garçons et sympas. Ils enlevaient les bottes à la porte pour aller dans leurs chambres. Alors ma foi on s'était habitué à Karl et Hans. Après un temps de repos, ces deux gradés qui constituaient l'élite sont repartis au front, remplacés par d'autres soldats qui étaient de moins en moins sympathiques et exigeants.

Auguste était prisonnier en Allemagne. Nous étions seul pour nous défendre et nous avons eu pas mal d'ennuis et si je suis encore vivante c'est grâce à un soldat qui parlait français à la perfection. Ossi c'était son nom, quand il arriva au café, d'autres allemands étaient attablés et l'un deux voyant des bouteilles de liqueurs sur l'étagère en voulu. Ces bouteilles avaient été remplis de vin à la place de cherry. Le soldat qui était saoul, ne parlait pas un mot de français en pris une, et dans un geste de rage sorti son revolver en nous menaçant. Ossi intervint et réussit à lui faire comprendre la véritable nature du liquide. Nous avons eu la peur de notre vie.

Une autre fois Ossi avait un copain qui s'appelait Briquet. Alors j'ai pris un briquet pour lui montrer à quoi correspondait son nom en français. Il m'a regardé dans les yeux et dans un excellent français m'a répliqué que lui jamais faire feu. Tout se termina dans un fou rire. Mon prénom Rosa est international et le gradé Ossi quand il passait le matin avec ses soldats, m'appelait à la porte pour me dire bonjour en chatonnant « parlez- moi d'amour et redites- moi des choses tendres ». La première fois j'étais surprise et je n'avais pas répondu . Il me demanda le lendemain si je connaissais cette chanson française. Je lui répondis que non. J'avais gardé un bon

# Rosa Marie Françoise LE MEE

## (Inauguration du square Rosa Le Mée en 2022)



Née Saintillan le 17 septembre 1922 à Langueux à "La Cage".

Son père a exercé plusieurs métiers, dont celui de carrier au chemin des Courses et pour finir cantonnier à la commune de Langueux. Sa mère élevait ses 4 filles. Une famille était pauvre, pas d'eau courante ni d'électricité. Le jardin fournissait les légumes et les fruits. Les vacances se passaient dans les champs à glaner les épis de blé et à ramasser les oignons.

A 15 ans, direction le café d'Auguste Rouault, à la Croix blanche en Cesson ou trop jeune pour servir, elle faisait les chambres et travaillait le reste du temps dans les champs.

En septembre 1939, les patates venaient d'être arrachées quand survint la déclaration de guerre. Rosa resta seule, avec sa patronne, tenir le café pendant toute la durée de la guerre. Plus tard, elle prit sa belle plume et dans un document de 8 pages, elle raconta ses relations tumultueuses avec ses voisins allemands qui occupaient le Grand Séminaire.

En 1947, pour avoir de l'argent, Rosa s'en est allée avec une de ses sœurs faire une saison à Jersey. Pendant 4 mois elle ramassa d'abord les pommes de terre primeur puis les tomates.

Elle souhaitait continuer à travailler dans un bistrot, mais sa route a croisé celle de Joseph Le Mée marin pêcheur à Cesson. Elle vint alors habiter le chemin de la mardelle ou à l'époque, 2 charrettes ne pouvaient pas passer côte à côte. Son amoureux lui avait promis qu'elle n'irait pas vendre le poisson. Elle commença par amener à 4 heures du matin le poisson aux halles. Les mareyeurs payaient ce qu'ils voulaient. Aussi pour vivre avec ses 2 enfants Rosa dut se résoudre pendant 21 ans à crier « maquereaux, maquereaux frais ». Ce n'était pas facile, il y avait de la concurrence. Elle allait à la Ville Héliot vendre son poisson, maquereaux plies soles, lieux jaunes frétilaient encore dans les caisses. L'été, les habitants partaient en vacances, c'était au pied de l'église Saint Guillaume que Rosa vendait son poisson. C'est en 1980, que Rosa rangea sa balance, ses poids, son papier d'emballage. On ne la verra, plus dans les rues de St Brieuc, avec sa mobylette bleue tirant une remorque.



Tous les ans, chaque été, des milliers de gourmands viennent déguster le roi de la fête, le maquereau de Cesson. Rosa a été pendant longtemps la doyenne des bénévoles de cette fameuse fête du maquereau organisée par le Comité d'Animation et de Réflexion de Cesson. C'est elle, qui détenait le secret de la sauce avec laquelle on badigeonne les maquereaux avant de les griller ce qui leur donne un goût exquis.

Rosa avait aussi raconté sa vie aux enfants des écoles de Cesson. Pour la remercier les enfants avaient interprété un spectacle intitulé Rosa. Rosa en 4 scènes, Rosa enfant, Rosa pendant l'occupation, la rencontre avec Joseph et Rosa

marchande de poissons.

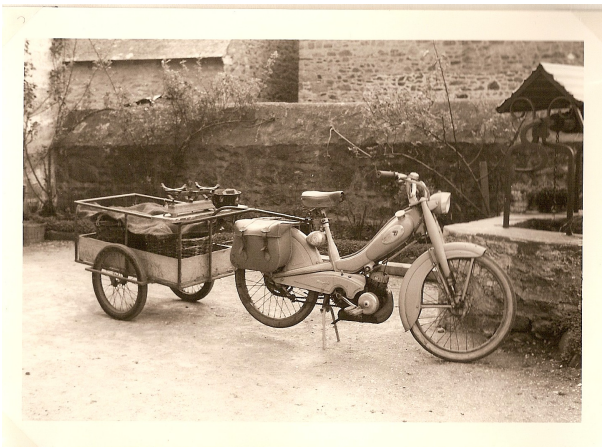
Rosa s'éteignit le mercredi 10 juillet 2013.

Rosa vendait les maquereaux, les plies, les soles et les margates, que Joseph pêchait sur son petit bateau, "Yvonne" au large du Légué, aux Iles Saint Quay. Mon mari aimait mieux pêcher les lieux autour des roches que le maquereau. Un beau jour de l'année 1952, Joseph tombe malade des poumons et alors tout s'arrête.

### **Le poisson sautait**

Durant six années, pour nourrir sa famille, Rosa cultivera la terre et lavera le linge pour les gens au lavoir de la rue Charcot. Ensuite son mari rétabli, elle repart vendre son poisson à la Ville Héllio, rue Bagot. J'étais en face des Cafés d'Armor. Madame Lemoine, la femme du patron était sympa. Elle voyait le poisson sauter dans les caisses et disait aux gens "Prenez son poisson bien frais...". Joseph partait le soir pêcher et ne revenait qu'au petit jour. Pour Rosa la situation se compliquait en juillet et août. Je pleurais, les clients étaient en vacances et j'avais du mal à vendre mon poisson. J'allais alors au pieds de l'église St Guillaume. Une seule fois, Rosa plia bagage, il neigeait, j'étais comme dans le néant. J'ai tout plaqué et j'ai pensé, on va les manger ces lieux !

La famille sera frappée une seconde fois quand Rosa aura une pleurésie. « Mes deux gosses étaient chez mes belles-sœurs, j'avais envie de tourner le robinet de gaz. On n'avait pas d'argent, le docteur me disait : tu paieras quand tu pourras ».



Finalement c'est en 1980, que Rosa Le Mée rangea sa balance à double plateaux, ses poids, son papier d'emballage blanc et sa mobylette sur laquelle elle finit sa vie de marchande de poissons.



En retraite Rosa et Joseph Le Mée sur le pas de la porte de leur maison rue de la Mardelle.